

1

Un vent sec, puissant, venu des Medicine Bow Mountains, souffle sur le haut plateau de la rivière Laramie, comme toujours en automne dans cette part sud-est du Wyoming. Un vent constant, têtu. Peut-être animé de quelque intention mauvaise. Et qui se nourrit régulièrement des jurons prononcés par les cinq mille âmes de la région. Il faudra y ajouter aujourd'hui les malédictions de ceux qui se coltinent ce vent pour la première fois : la multitude de journalistes et de techniciens de la télé amassés sur la pelouse devant le tribunal. Le vent ébouriffe leurs coiffures bien soignées. Il s'amuse à projeter des touffes d'herbes folles entre reporters et caméras au moment le moins opportun. Même les quelques membres du Ku Klux Klan perdus dans la foule, de l'autre côté de la rue, maudissent le souffle brutal qui menace d'emporter leurs capuchons et de révéler leur identité. Pis, ils ont si peur de voir leurs robes se soulever comme des jupes qu'ils sont obligés de lâcher leurs pancartes et de garder les bras plaqués le long du corps.

Sur la route, ce matin-là, j'ai été frappé de voir combien la flore de la prairie autour de Laramie me rappelait le ranch de mes grands-parents maternels en Argentine. Mêmes buissons de sauge et de chaparral ployés vers l'est comme pour offrir le dos nu de leurs racines au réconfort du soleil levant. Mêmes pics neigeux, aussi. Pourtant, la

ville proprement dite n'a rien à voir avec le village qui avoisinait le ranch, peuplé de gauchos désœuvrés et d'enfants en haillons jouant dans les rues de terre battue. En un sens, Laramie est aujourd'hui encore plus exotique et revêt un aspect bien étrange pour les habitants qui y ont survécu : elle vient de voir s'abattre sur elle une armée de reporters équipés de caméras et de micros – une vraie nuée de sauterelles.

Roulant au pas dans l'embouteillage au volant de mon vieux Land Cruiser, je passe devant le tribunal et j'éprouve une sensation presque nouvelle : un sourire sur mon visage. Pas vraiment un sourire heureux, mais un sourire quand même. Quelque chose de plus qu'un simple ricanement. Mon chien aussi a l'air de sourire. Mon chien énorme. Il est assis à l'arrière, la tête passée par la fenêtre. Sur le trottoir, les gens reculent en apercevant ses longs crocs jaunis et sa gueule sombre d'où pendillent des filets de bave.

Une chance : je trouve à me garer. Je remonte les vitres en laissant au chien assez d'espace pour pouvoir pointer son museau dehors et lécher les passants, quitte à leur causer une crise cardiaque. J'époussette ma chemise blanche et mon pantalon kaki couverts de poils noirs. D'habitude, je porte plutôt un jean fatigué, des sandales et une chemise de flanelle, mais j'ai changé de tenue pour la circonstance. Avant de descendre du 4 × 4, j'enfile une veste de sport, histoire de planquer le flingue accroché dans mon dos à la ceinture de mon pantalon. Et je murmure en resserrant le nœud de ma cravate :

— Je reviens, Oso. Surveille la voiture.

Jamais je n'ai vu autant de monde sur la pelouse bien soignée du tribunal du comté d'Albany. L'édifice en grès comporte quatre étages. Je joue des coudes. Je scrute la foule. On dirait que le monde entier s'est

donné rendez-vous ici, dans cette petite ville du Wyoming, d'ordinaire paisible, peuplée d'à peine vingt-six mille habitants. Je suis déjà venu deux fois à Laramie. La première fois, j'étais gosse. Cela doit faire maintenant une bonne vingtaine d'années. Mon père avait été affecté à la base de l'Air Force, pas loin d'ici. La seconde fois, c'était en tant que flic. Voilà deux ans. Pour une enquête rapide. J'ai gardé de ces deux séjours le souvenir d'une ville universitaire colorée et sans histoire – le contraire du spectacle qui s'offre à mes yeux aujourd'hui.

Il en vient de partout : les militants des droits civiques, les porteurs de pancartes des associations de victimes, les journalistes de la presse écrite et télévisée, les bandes de touristes excités, les membres du Klan et autres milices absurdes. On discute avec animation. On crie. Il semble que les forces de l'ordre aient pris soin de séparer les différents groupes. Des agents en uniforme autorisent certains à se rassembler au pied du tribunal, tandis qu'ils interdisent à d'autres de traverser la rue. Les journalistes, avides d'infos à sensation, ont garé en double file leurs camions coiffés d'antennes et de paraboles.

On juge aujourd'hui les assassins de Kimberly Lee.

Il y a deux ans, ce sont ceux de Matthew Shepard qui ont échappé ici même à la peine de mort, au terme d'un procès suivi dans tout le pays. Matthew était un étudiant gay. Deux hommes l'avaient battu à mort. Comment la jeunesse de cette petite ville paisible avait-elle pu se rendre coupable d'une telle horreur ? La presse à scandale n'avait pas manqué, alors, d'en faire ses gros titres. Et voilà que ça recommence. La victime, cette fois, est une étudiante asiatique – Kimberly Lee. Violée, étranglée. Des injures racistes inscrites avec son propre sang. Le meurtre de Shepard, il y a deux ans, était apparu comme une anomalie ; cette fois, les médias se demandent si quelque

sinistre mystère ne se cache pas derrière les façades de cette ville. C'est comme si l'on venait de placer Laramie sous la lentille d'un microscope.

Et j'ai dans l'idée que les seuls absents sont les citoyens de Laramie, justement. Ils doivent se planquer chez eux. Rideaux fermés. Carabine chargée. Ils doivent prier pour que le vent emporte bien vite au loin tout ce cirque.

La file d'attente, aux portes du tribunal, descend l'escalier et se prolonge jusqu'à l'angle du bâtiment. Chaque spectateur tient à la main un morceau de papier. Je suppose que c'est le ticket d'entrée, la place assise pour assister à l'événement. Beaucoup, dans la foule, ne l'ont pas : ils se bagarrent pour trouver une solution. En haut de l'escalier se tient un des hommes les plus grands qu'il m'ait été donné de voir, même dans un État comme le Wyoming, connu pour générer des personnes de haute taille. Son crâne rasé, d'un noir d'ébène, dépasse des autres têtes. On lui montre du respect. Et ce n'est pas seulement en raison de sa taille de géant : il porte l'uniforme brun des services du shérif. Tout en me regardant approcher, il penche la tête pour parler dans son talkie-walkie.

Je grimpe les marches en jouant des coudes. Je demande pardon. On s'écarte à contrecœur, après m'avoir décoché un regard furieux. Avec mes vêtements de ville et mes cheveux longs, ils doivent me prendre pour un reporter qui essaie de resquiller, ou alors pour un avocat de l'une des parties. Mais j'ai la peau un peu trop burinée pour ça. Et puis il y a cette longue cicatrice blanche, dentelée, qui barre ma figure bronzée, de l'œil gauche à la lèvre supérieure.

— Agent spécial Antonio Burns, dit l'homme de haute taille en détachant chaque syllabe avec soin. Ou tu préfères que je t'appelle Dégaine ? Qu'est-ce que tu fous, mec ? Les plaidoiries commencent dans quinze minutes.

— Franchement, Jones, épargne-moi ce sobriquet. Si je tombe sur le baveux qui m'a baptisé comme ça, je lui pète la gueule.

Jones glousse. Il a l'air de douter que je parle sérieusement. Il m'écrase la main dans sa poigne moite de sueur. Je reprends :

— Tu peux me faire entrer ? Mon boss m'attend. Ross McGee.

Le géant hoche la tête. Projetant son corps massif dans la foule, il m'entraîne dans son sillage jusqu'à l'entrée du tribunal. Il frappe à la vitre pour attirer l'attention des gardes. L'un d'eux ouvre la porte. Jones aboie :

— Laisse-le passer. Il est de la DC.

Et il me pousse à l'intérieur. Une certaine tranquillité règne dans le couloir. Quelques agents de sécurité surveillent anxieusement les portiques et les détecteurs de métal. Ce sont des vigiles privés. Ils ne doivent même pas savoir ce qu'est la DC. J'explique en présentant mon insigne en or :

— Division criminelle du Wyoming.

Au même moment, le détecteur signale d'un cri perçant la présence de mon flingue.

— Par ici, monsieur, répond le garde en pointant du doigt le fond du couloir.

Le box du jury est encore vide. Je note une certaine agitation dans le prétoire. Deux équipes se partagent les tables de la défense, une pour chacun des frères Knapp. L'accusation occupe une seule table.

La salle est étonnamment petite pour une affaire qui fait la une des journaux. Douze rangées de bancs de bois durs comme des bancs d'église. Des murs blancs. Pas d'autre décoration que les drapeaux des États-Unis et du Wyoming dressés de part et d'autre de la chaire du juge. Une simple balustrade en chêne sépare le public des

parties en présence, chacune avec ses secrétaires et ses consultants. Le procureur a revêtu un costume sombre, mais dans la partie adverse on est en pantalon kaki, veste de sport et cravate voyante – histoire de ne pas se couper des membres du jury issus des classes pauvres.

Mon boss, Ross McGee, se tient au côté du procureur. Il est juriste, mais non partie prenante dans l'affaire. Il n'est présent qu'en tant que conseil du procureur. L'idée est d'éviter que le procès aille en appel. Auquel cas l'enquête retomberait sous sa responsabilité. Alors que le shérif et le procureur ont bouclé le dossier sans réclamer nos services – ils voulaient que l'attention des médias reste concentrée sur eux.

Ross McGee est un homme étonnant. Petit, voûté, épais, doté d'un regard bleu. Sa barbe blanche, semée de taches rousses, retombe sur son petit ventre dur. Son crâne chauve, de la forme et de la taille d'une boule de bowling, montre de vieilles cicatrices et des taches de rousseur. Coiffé d'un bonnet rouge, il ressemblerait à un Père Noël diabolique ; avec un casque à cornes, on le prendrait pour un démon dégénéré jailli de l'imagination d'un Tolkien. C'est un ancien sergent. Il en a fait suer, des nouvelles recrues ! Il dégage toujours une aura de puissance et d'autorité, en dépit de son âge, de son embonpoint et d'une santé vacillante. Il frappe avec sa canne le pied de la table. Sa voix s'élève au-dessus de l'agitation ambiante :

— Et maintenant, tâchez d'assurer, Karge. Essayez de ne pas merder.

Son interlocuteur lui renvoie un sourire poli. Nathan Karge. L'actuel procureur du comté d'Albany. On voit souvent son visage austère aux infos télévisées. Il sera sans doute le prochain gouverneur du Wyoming. Il a déjà remporté les primaires. C'est un ancien avocat, connu et respecté dans toute la région. Il achève le mandat du

précédent procureur, ce dernier ayant eu besoin de se mettre au vert après le procès Shepard.

Soucieux de ne pas interrompre les deux hommes, je les observe, adossé au mur du fond. Je devine que leur échange porte sur la plaidoirie de l'accusation – sur les limites légales imposées à l'exercice, en fait.

McGee représente l'attorney général à la Division criminelle du Wyoming – mon propre service. Notre boulot consiste à assister les polices locales sur les dossiers complexes – quand on nous sollicite. Nous avons toute latitude pour enquêter au niveau national dans les affaires de drogue, pour faire intervenir des forces dépendant de juridictions diverses, et pour fourrer notre nez dans toutes les histoires de corruption et de conflits d'intérêts.

C'est McGee, pas plus tard qu'hier, qui m'a demandé d'être présent à Laramie. Mais je suis attendu aussi dans une semaine à Cheyenne où je dois comparaître au civil devant la cour fédérale, en mon nom et au nom de la Division criminelle, pour avoir infligé à trois gangsters des blessures ayant entraîné la mort.

L'ordre de faire route vers le sud avec une semaine d'avance m'est parvenu sous la forme d'un message téléphonique dans le style essoufflé et concis qui est typiquement celui de McGee :

— Tu rappliques à Laramie, Ant. Et dès demain. Une fille, une idiote qui faisait de l'escalade, comme toi... Elle s'est tuée en tombant... Le gouverneur veut qu'on jette un œil...

Il y a trois jours, j'ai lu dans le journal un papier sur cette affaire. La fille s'appelait Kate Danning. Elle a dévissé à un endroit appelé Vedauwoo, pendant une escalade de nuit...

Les portes du tribunal s'ouvrent brusquement. Spectateurs et journalistes se précipitent pour tenter d'avoir les meilleures places. Vite, je vais m'asseoir au premier rang.

Les reporters ont déjà leur calepin sur les genoux et le crayon en main. Rien ne se passe encore, pourtant beaucoup sont déjà en train de prendre des notes. Tout en griffonnant, ils jettent des regards alentour pour essayer de saisir l'atmosphère. Je ne vois pas Don Bradshaw, ce chroniqueur du *Cheyenne Observer* à qui je dois le surnom atroce de « Dégaine ». Une dégaine, en alpinisme, c'est une paire de mousquetons unis par une sangle. Mais Bradshaw, en employant ce mot dans sa chronique, faisait moins allusion à mes talents de grimpeur qu'à cette bavure dont je me suis rendu responsable à Cheyenne...

La pression monte encore d'un cran à l'arrivée des deux accusés. Les frères Knapp. Ils font petits à côté des costauds du Wyoming qui leur servent de geôliers. Il y a entre eux un air de parenté très net : cheveux blonds grasseyés rejetés en arrière, front bas, lèvres minces, menton fuyant. Leur complexion évoque un âge peu évolué de l'humanité – ou très évolué, vu l'ère dans laquelle nous sombrons. Ils portent des costumes en tergal bon marché offerts par l'administration. Raides et maladroits, ils avancent en traînant les pieds et en pliant les genoux, comme s'ils avaient des fers aux chevilles. Les détenus ne doivent être ni menottés ni entravés devant la cour tant que le jugement n'est pas prononcé. Pourtant ils ont les jambes attachées : le lien est visible sous leur pantalon. Une échasse, ça s'appelle. C'est une espèce de double bracelet en velcro, relié par une tige de métal, qui leur assujettit les genoux. La tige leur ferait très mal s'ils s'avaient d'allonger la jambe pour se mettre à courir ; ils auraient alors une démarche grotesque, comme celle d'un homme qui trotterait sur des échasses, précisément.

Les frères sont maintenant assis avec leurs avocats. Les gardiens reculent et vont s'asseoir à leur tour à des places stratégiques. Comme à peu près tout le monde ici, je

considère les accusés avec mépris et écoëurement. Je sais par la télévision les principaux détails de leur méfait : viol sadique et meurtre. Certes, leur culpabilité n'est pas encore formellement établie, mais les preuves sont criantes. C'est sans hésitation que je les juge responsables de cet assassinat. La présomption d'innocence est une notion juridique quelquefois sans rapport avec la vérité.

En revanche, la sympathie du public va aux nouveaux arrivants : la famille asiatique de la victime. Ce vieil homme courbé doit être le père – il est comme drapé de douleur et de rage. Viennent ensuite une femme qui pleure doucement et trois adolescents maussades. Nathan Karge, le procureur, les salue d'un air raide et solennel, puis se rassied.

L'instant d'après, un huissier surgit :

— Veuillez vous lever !

Le bruit du marteau sur le bois éclate comme un coup de feu. Les murmures s'apaisent. Le silence se fait. Tous les présents se mettent debout. Le juge paraît. C'est une femme. Une femme qui tout d'abord me semble âgée et vulnérable, comme enfouie dans sa robe noire. Mais je vois en observant ses traits qu'ils n'ont rien de fragile. Elle a serré ses cheveux gris en un chignon sévère. Elle regarde fixement l'armée des journalistes. Elle ne prononcera pas un mot jusqu'à l'arrivée des jurés, douze hommes et femmes du pays qui prennent place en gardant les yeux baissés, comme s'ils ployaient sous le fardeau de leur future décision.

Quand tous sont assis, la juge s'adresse à l'assistance :

— Vous pouvez vous asseoir.

Puis elle prononce à l'intention des jurés un topo qui est loin d'être inutile alors que la défense se prépare à remuer la boue, à brouiller les cartes et à tisser des mensonges :

— Permettez-moi de vous rappeler, mesdames et messieurs, que ce sont des arguments et non des preuves que vous allez entendre dans un instant.

Il vaudrait mieux le dire, selon moi, juste avant la plaidoirie des avocats, mais c'est impossible, évidemment. Elle reprend :

— À vous, monsieur Karge.

— Merci, Votre Honneur, dit Karge en se dirigeant vers le centre du prétoire.

Il se place devant les jurés et les regarde tous, l'un après l'autre, afin d'établir le contact avec chacun. Je perçois nettement le charisme qui émane de cet homme. Son visage est empreint de gravité mais aussi d'une certaine fatigue. Ses cernes témoignent des heures passées à préparer ce procès. Il n'est pas jusqu'à la raideur de son maintien qui ne trahisse sa fureur devant le crime commis dans sa juridiction. Son costume sombre semble un uniforme de combat, et lui-même un guerrier lancé dans une bataille pour la défense de la civilisation. Je n'ai aucune peine à imaginer en lui le futur gouverneur pronostiqué par les médias.

— Durant les quatre jours qui viennent de s'écouler, dit-il aux jurés d'une voix presque douce, vous avez entendu parler d'un meurtre. Et tous les meurtres sont terribles. Mais celui-ci est pire que tous les autres. On a violé une jeune fille. On l'a torturée. On l'a étranglée. Ensuite son corps a été mutilé. Après un crime de cette sorte, tous nous nous demandons : « Pourquoi ? » Nous voudrions comprendre. Dans ce cas précis, John et Dan Knapp nous ont facilité les choses. Ils ont inscrit le nom de Kimberly Lee avec son propre sang sur le mur, au-dessus du corps. Ils ont écrit : « Pute bridée »...

Karge vient de lâcher ces mots comme on crache de la mauvaise nourriture.

— C'est à cause de ça, poursuit-il. À cause de la couleur de sa peau. De la forme de ses yeux. Mesdames et messieurs...

À présent, il élève la voix et se tourne franchement vers les accusés :

— ... la preuve a été établie que ce sont ces deux hommes qui ont commis ce crime parmi les plus atroces, et pour la plus ignoble des raisons.

Karge, pour décrire ce que ces bêtes sauvages ont fait à Kimberly Lee, montre un talent certain. Il fait jaillir d'horribles images dans les pensées de son public. Sa voix est magnétique. Ses mots aussi. Au point que je n'ai pas envie de l'entendre égrener en détail ses preuves et ses analyses. J'essaie de m'évader en observant les visages captivés des reporters. À force de faire le flic, j'ai perdu toute forme de curiosité morbide envers ce genre d'horreurs. De plus, j'en sais suffisamment sur les faits.

Une jeune étudiante américano-chinoise. Assassinée chez elle. Son corps nu, ligoté, profané, découvert par son propre référent aux Toxicomanes anonymes, lequel se trouve être aussi son petit ami. Il est 1 heure du matin. Le garçon passe voir si sa copine va bien. Il s'inquiète pour elle. Elle vient de lui faire part de son intention de dire à la police où elle se fournit en produits. Sa décision est prise : elle parle aux flics, ensuite elle arrête la drogue.

Quand les hommes du shérif sont arrivés sur la scène du crime, ils ont trouvé des inscriptions racistes tracées sur les murs avec un doigt ganté trempé dans du sang. Lequel sang venait des seins tranchés de la victime. À 2 heures du matin, les policiers ont frappé à la porte d'une caravane, à quelques dizaines de mètres de là. Ils cherchaient à savoir si les gens du quartier avaient entendu quelque chose. Ils ont été accueillis par un coup de feu : les frères Knapp étaient ivres. Ils se sont rendus

après un échange de tirs. L'un d'eux était légèrement blessé. Une fois menotté, il a bredouillé à l'adresse du shérif que « cette pute » avait eu « ce qu'elle méritait ».

Les preuves n'ont pas été longues à réunir. La caravane des frères Knapp abritait des quantités d'amphétamines, d'armes à feu et de matériel de propagande raciste. Dans la cabine de leur pick-up, la police a trouvé un gant de chantier ensanglanté auquel s'accrochaient encore des lambeaux de chair provenant d'un sein arraché de Kimberly Lee. Les deux jeunes gens étaient connus comme dealers de crack. Ils traînaient derrière eux une longue carrière criminelle. Il y avait sur la scène du crime une pipe de crack avec les empreintes d'un des frères – preuve irréfutable selon les médias et le procureur.

La ville était écoeurée depuis l'affaire Matthew Shepard. Traînée dans la boue, aussi. Ce second meurtre l'a frappée comme une gifle. Les assassins de Shepard ne doivent d'avoir échappé à la peine de mort qu'aux implorations pitoyables des familles, et les frères Knapp peuvent difficilement s'attendre à pareille clémence. Les assassins de Shepard avaient agi impulsivement, en un acte de suprême narcissisme ; les violeurs de Kimberly Lee, à l'évidence, étaient autrement motivés. Ils ont voulu attirer l'attention. D'où ces inscriptions incroyables sur le mur, tracées au-dessus du corps avec le propre sang de leur victime.

Maintenant, dans le Wyoming et dans tout le pays, les citoyens crient vengeance. Et seule la peine de mort, pensent-ils, est susceptible d'adresser à la jeunesse de la ville le message approprié – à savoir que les habitants de Laramie ne fermeront pas les yeux sur cette boucherie. Nathan Karge s'est littéralement rué sur l'affaire. Les médias aussi.

Il y a une journaliste qui ne cède pas à la frénésie du gribouillage. Elle est assise à quelque distance de moi, pas très loin d'un McGee affaissé sur le pommeau en or de sa canne. Elle semble envoûtée, mais ce qui m'attire, c'est tout simplement sa longue chevelure brune, sa peau blanche et douce, son profil parfait ; et le contraste frappant entre sa délicate beauté et les images de viol, de mort et de haine que Nathan Karge s'efforce de conjurer dans son discours. Je l'observe un moment. Elle finit par sentir mon regard. Elle réagit en jetant autour d'elle des coups d'œil contrariés.

Je reviens à Karge. Sa voix est de nouveau dure. Je ne peux m'empêcher d'être remué par les idées de vengeance que son propos éveille.

— Mesdames et messieurs les jurés, les deux hommes que vous vous préparez à juger ont des droits. Notre État, notre nation, accorde aux accusés le droit de bénéficiaire d'un procès. Ils l'ont. Le droit d'être jugés sur la base de preuves. Ils l'ont aussi. Le droit d'être jugés par des citoyens. Ils ont cela également. Le droit de voir leur culpabilité établie en l'absence d'un doute raisonnable. Ils ont cela...

Sa voix se fait plus forte encore.

— Parce qu'ils ont ces droits, Kimberly Lee et le reste de notre communauté ont aussi les leurs. Le droit d'être défendus. Le droit d'être protégés contre des animaux à sang froid. Le droit de ne pas vivre dans la peur à cause de la couleur de leur peau. Et par-dessus tout, le droit de croire en la justice...

La voix du procureur devient presque un soupir :

— À présent, mesdames et messieurs les jurés, au nom de Kimberly Lee, je vous demande de faire respecter ces droits. Je me présente devant vous pour réclamer justice en son nom. Et au nom de notre communauté.

Il s'avance vers les frères et pointe le doigt sur chacun d'eux.

— Je vous demande de déclarer John et Dan Knapp coupables des terribles crimes qu'ils ont commis.

On n'entend plus maintenant que le bruit de ses pas sur le plancher de pin du tribunal. Le procureur regagne son siège en fixant le jury d'un regard hypnotique. Et le silence s'abat sur la cour, comme si quelque grande vérité venait d'être prononcée. Au bout d'un moment, l'avocat de la défense reprend ses esprits. Il repousse sa chaise dans un grincement et se tourne vers douze paires d'yeux en colère. Les jurés ont renoncé à toute humilité désormais. Et peu importe ce que cet avocat va dire : leur verdict est déjà arrêté.

Je me demande si les frères regretteront ce qu'ils ont fait à Kimberly Lee quand ils seront attachés à leur tour, non par de la cordelette, comme elle, mais par des courroies de cuir aux senteurs mortelles, sur un lit d'un genre particulier. Quand on leur plantera dans les deux bras des intraveineuses grosses comme des vers. Ils en ont sûrement pour cinq ans, avant de récolter ce qu'ils ont semé. Cinq ans d'appels, de procédures interminables et d'espoirs ruinés. Cinq ans à subir les humiliations des autres taulards et des matons. Cinq ans dans le couloir de la mort. Et au moment ultime, quand un exécuteur anonyme pressera sur la seringue, précipitant le poison vers le cœur, est-ce qu'ils crieront, comme Kimberly Lee a sans doute crié ? Est-ce qu'ils finiront par éprouver un semblant de compassion ? Je l'espère. Ce cri à la minute de l'injection létale : voilà qui pourrait leur rendre quelque humanité.